

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 28 avril 2008. Version 2.

Mercredi 19 mars 2008

« Jean Ayme vous dit bonjour... »

Les annonces

1

JEAN OURY passe le micro à un jeune homme :

– « Je suis interne en psychiatrie. C'est pour vous expliquer que l'enseignement de la psychiatrie universitaire – le 3^e cycle – va être réformé. Actuellement, nos chers universitaires, sous la pression du Ministre et de Nicolas, veulent en fait nous imposer quatre CHU obligatoires, cad des stages universitaires, alors que pour l'instant on en a un ou deux. C'est une attaque contre le secteur, c'est sûr. On est en train de se mobiliser [...]. C'est juste pour que vous soyez au courant... Voilà... on veut *médicaliser* vraiment beaucoup la *médecine*. Donc si vous avez des questions, n'hésitez pas... »

...

– « C'est curieux ce qu'il a dit, quand même... [rires] ... « *médicaliser la médecine* »... [rires]... »

... Il a raison : si on pouvait *médicaliser* la *médecine*, ça serait encore beaucoup mieux ! J'ai des quantités de témoignages, vous en avez aussi, de l'état de la *médecine* et des prises en charges dans les hôpitaux, etc... qui ne sont guère mieux que la *psychiatrie* »

Ce soir,

c'est le lapsus du jeune homme qui assure la *fonction inchoative* et fait démarrer la parole de Jean OURY...

Il rappelle la formule, qui semblait paradoxale, de **FRANÇOIS TOSQUELLES** :

↗ « **La médecine est une spécialité de la psychiatrie** »

C'est l'approche « polyphonique, polydimensionnelle » de la psychiatrie qui est soulignée dans cette formule.

Quand on a « affaire à quelqu'un », on doit tenir compte de tout : d'où il vient, sa famille, son travail, sur le plan biologique... Une *vue* très générale.

En cas de besoin, pour des cas très précis, — il ne s'agit pas de faire le malin : on s'adresse à un spécialiste.

- Le *spécialiste* devrait être le *généraliste*
- Le *généraliste* est un *spécialiste de la psychiatrie*... ce qui ne veut pas dire qu'il fait de la psychiatrie...
- La *médecine générale* est une *spécialité de la psychiatrie*.

Jean OURY souligne l'ambiguïté de tout ça.

À l'opposé, ce qui a été grave, c'est quand la *psychiatrie* a été déclarée une *spécialité* comme une autre (ortho-rhino ou autre...)

↗ **La psychiatrie n'est pas une spécialité de la médecine**

C'est cette position qui est battue en brèche

« **MÉDICALISER LA PSYCHIATRIE** »

Du fond de l'amphi, le jeune homme, à la demande de **JEAN OURY**, reprend, il me semble, des termes de documents officiels incitant à : que « la psychiatrie devienne une médecine de santé mentale »

— « Quelle horreur !... il y a des mots obscènes ! ... "santé mentale" : on en fait tout ce qu'on veut ! »

JEAN OURY se souvient du "dispensaire d'hygiène mentale" de Blois où il a tenu pendant 40 ans une consultation hebdomadaire...

Il y avait reçu une lettre d'une femme d'un village du coin adressée au « Docteur OURY, spécialiste du *génie mental* »

Questions de vocabulaire

- « L'hygiène mentale » est une notion née avant la guerre de 39-45
- « Santé mentale »

- « Handicap », « handicapés » (loi du 30 janvier 1975), avec tout ce que ça entraîne :

Certains malades sont furieux d'être appelés *handicapés*, mais le piège c'est qu'ils bénéficient d'un avantage d'être appelés ainsi : le fric !

D'autres *glissements*, du genre : « J'ai le droit d'être transporté parce que je suis handicapé », même s'il marche très bien sur ses jambes...

Ce ne sont pas seulement des glissements de sens anodins...

Les différentes lois en faveur des handicapés

<http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/handicapes/loi.pdf>
<http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT00000809647&dateTexte=>

2

« 6^e Semaine de la santé mentale » — [Rires fournis] — Amboise, 20-21 mars

Rencontre entre la population et des intervenants locaux organisée par la municipalité.

Les problèmes de réforme de la psychiatrie seront abordés.

3

Les journées de Laragne qui se déroulent cette année à Gap (27-28 mars)

4

JEAN OURY passe le micro à une jeune fille :

« Bonjour. J'ai le projet de créer une revue qui s'appellerait *L'art dans tous ses états*, qui serait une revue faite par les patients eux-mêmes sur leur création artistique (poèmes, peintures, sculptures,...)

À l'heure actuelle, le projet en est à la constitution d'un comité scientifique (on a déjà des art thérapeutes, des psychologues, des patients).

On a une convention avec *l'Atelier du non-faire*, un atelier d'artistes qui a 4000 toiles à Maison Blanche.

Le but est d'essayer de créer un réseau relationnel pour travailler avec d'autres institutions comme La Borde, d'autres ateliers en France, ce qui nécessite une collaboration de la part de beaucoup de personnes pour réussir à créer ce réseau-là. Avec une ouverture vers l'international, notamment vers l'Afrique, pour voir comment les patients sont intégrés socialement, et la différence qui existe entre les institutions au niveau de la psychiatrie.

Je fais appel à tout le monde, à toutes les personnes intéressées par ce projet, pour participer et me donner des contacts au niveau relationnel. Merci beaucoup. »

choquetsabine@hotmail.com

— « Il y a d'autres personnes qui veulent parler ? » ...

Continuer...

« Je vais essayer de continuer... »

Mais continuer, c'est reprendre à chaque fois...

Pas de maniérisme dans cette façon de dire, mais une nécessité quand il est question du *travail* (mot douteux) dans le *champ* de la psychiatrie (qui englobe la médecine et beaucoup d'autres choses...)

[Une position : la rencontre]

La rencontre, au sens traditionnel, et même stoïcien du terme : *tuché, tugkanon* (ou *tunkanon* ?).

PIERRE FRATH, « Sens lexical et usage »

<http://www.res-per-nomen.org/respernomen/pubs/ling/SEM04-Semio.rtf>¹

¹ Un article trouvé en cherchant la différence (s'il y a) entre *tunkanon* et *tugkanon*, mais qui s'avère très intéressant pour approfondir la différence entre la sémiotique de PEIRCE et la sémiologie de SAUSSURE :

« L'étude des signes est sans doute consubstantielle à celle de la langue, et pourtant, ce que les différents auteurs entendent par *signe* est extrêmement varié, pour ne pas dire disparate. Nous prenons ici appui sur la sémiotique de Charles Sanders Peirce pour tenter de formuler une sémantique lexicale non componentielle et non cognitiviste. Pour la petite histoire, rappelons que c'est Peirce qui créa le mot même de *sémiotique*, qui finit par l'emporter sur celui de *sémiologie*, forgé par Saussure à peu près à la même époque. Le grand linguiste genevois a formulé une théorie dyadique du signe en terme de signifié et de signifiant, qui malgré les avancées qu'elle a permis, a eu pour effet d'enfermer la linguistique dans un tête-à-tête exclusif entre le concept et le son, entre la substance et la forme, qui rend difficile la prise en compte du réel dans la théorie linguistique. La référence fut d'ailleurs explicitement rejetée par Saussure lui-même, ainsi que par Bloomfield, et par la suite, l'habitude étant prise, elle fut négligée par l'ensemble de la linguistique post-structuraliste.

Et pourtant, lorsque nous parlons, nous parlons bien de quelque chose. Cette évidence amena Peirce à formuler une conception triadique du signe, qui prend en compte sa dimension référentielle. Pour lui, le signe est lié à l'objet par l'intermédiaire de son interprétant, l'idée, qui est elle-même signe. Il s'en suit que de ce point de vue sémiotique, le signe se décrit à l'aide d'autres signes, et non à l'aide d'entités théoriques qui ne sont pas des signes, comme par exemple des sèmes, des primitives, ou des règles, car cela reviendrait à séparer langue et pensée et à mettre la première dans la dépendance de la seconde. »

D'abord,

↳ tuché/automaton

JACQUES LACAN, Séminaire XI, 1964,
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points « Essais »

« Ce que j'articulerai la prochaine fois vous montrera comment nous approprier à ce propos les admirables quatrième et cinquième chapitres de la *Physique* d'Aristote. Celui-ci tourne et manipule deux termes qui sont absolument résistants à sa théorie, la plus élaborée pourtant qui ait jamais été faite de la fonction de la cause – deux termes qu'on traduit improprement par le hasard et la fortune. Il s'agira donc de réviser le rapport qu'Aristote établit entre l'*automaton* – et nous savons, au point où nous en sommes de la mathématique moderne, que c'est le réseau des signifiants – et ce qu'il désigne comme la *tuché* – qui est pour nous la rencontre du réel. »

(5 février 1964, « Du réseau des signifiants », p.61-62)

« Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle, qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert – d'un rendez-vous auquel

« Pour Frege, "la **dénotation** d'un nom propre est l'objet même que nous désignons par ce nom ; la **représentation** que nous y joignons est entièrement subjective ; entre les deux gît le **sens**, qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas non plus l'objet lui-même". Les stoïciens avançaient déjà un point de vue assez proche. Selon Sextus Empiricus,

"les stoïciens disent que trois choses sont liées : ce qui est signifié, ce qui signifie et l'objet. De ces choses, celle qui signifie (**sèmaïnon**), c'est la parole (lexis), par exemple "Dion" ; ce qui est signifié (**sèmaïnomenon**), c'est la chose même qui est révélée par elle et que nous saisissons comme durable par notre pensée, mais que les Barbares ne comprennent pas, bien qu'ils soient capables d'entendre le mot prononcé, alors que l'objet (**tunkanon**) est ce qui existe à l'extérieur : par exemple Dion en personne."

Adversus Mathematicos, VIII, 11-12, cité dans Farago

Le *tunkanon* de Sextus Empiricus correspond sans conteste à la *dénotation* de Frege. Quant à son *sèmaïnomenon*, il recouvre à la fois ce que Frege appelle le *sens*, c'est-à-dire ce "trésor commun de pensées qui se transmet d'une génération à l'autre", et la *représentation*, c'est-à-dire l'image mentale subjective que nous nous faisons des choses. L'aspect matériel du signe n'est pas abordé par Frege. Les diverses théories sur le langage ont tendance à privilégier l'un ou l'autre de ces aspects du signe, ce qui les amène à adopter certaines attitudes face à la polysémie. »

nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. C'est pour cela que j'ai mis au tableau quelques mots qui sont pour nous, aujourd'hui, repère de ce que nous voulons avancer. D'abord la *tuché*, que nous avons empruntée, je vous l'ai dit la dernière fois, au vocabulaire d'Aristote en quête de sa recherche de la cause. Nous l'avons traduit par *la rencontre du réel*. Le réel est au-delà de l'*automaton*, du retour, de la revenue, de l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe du plaisir. Le réel est cela qui gît toujours derrière l'*automaton*, et dont il est si évident, dans toute la recherche de Freud, que c'est là ce qui est son souci.
[...]

La relation au réel dont il s'agit dans le transfert a été exprimée par Freud dans ces termes, que rien ne peut être appréhendé *in effigie, in absentia* – et pourtant le transfert ne nous est-il pas donné comme effigie, et relation à l'absence ? Cette ambiguïté de la réalité en cause dans le transfert, nous ne pourrions arriver à la démêler qu'à partir de la fonction du réel dans la répétition. Ce qui se répète, en effet, est toujours quelque chose qui se produit – l'expression nous dit assez son rapport à la *tuché* – comme au hasard. C'est à quoi, nous analystes, ne nous laissons jamais duper, par principe. Tout au moins, nous pointons toujours qu'il ne faut pas nous laisser prendre quand le sujet nous dit qu'il est arrivé quelque chose qui, ce jour-là, l'a empêché de réaliser sa volonté, soit de venir à la séance. Il n'y a pas à prendre les choses au pied de la déclaration du sujet – pour autant que ce à quoi précisément nous avons affaire, c'est à cet achoppement, à cet accroc, que nous retrouvons à chaque instant. C'est là le mode d'appréhension par excellence qui commande le déchiffrement nouveau que nous avons donné des rapports du sujet à ce qui fait sa condition. La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre – la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée – s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme. »

(12 février 1964, « Tuché et automaton », p.61-62)

Mais la rencontre n'existe pas au sens d'un objet : c'est tout un processus qui ne peut être appréhendé que dans sa « combinatoire » avec d'autres termes.

C'est ainsi que l'on peut envisager :

↳ tugkanon/lekton

Lekton est souvent traduit par le latin *dicibile*, cad **dicible**, mais c'est pas ça :

C'est tout le processus qui rend possible quelque chose dicible, qui fait que c'est dicible (*dixit* **MARIE DEPUSSÉ**)

Extrait d'un forum sur le Net

« Le **lekton** est un incorporel grec. Il existait alors 4 incorporels et quant à la raison de leur existence, il faudrait demander ça aux Stoïciens. Comparé aux 3 autres incorporels, le

lekton représente une chose très particulière et vous pourrez très facilement en trouver des définitions très précises. Pour moi le lekton est un temps, un espace-temps où se joue l'évènement qui fera avènement, le lekton est le saisissement, est que quelque chose se passe, dans un temps parfois très bref et qui durera parfois le seul temps du lekton, pour aller disparaître après, et ce n'est pas grave que ça disparaisse, d'ailleurs, la disparition pourrait bien être une impression fautive. Le lekton indique que quelque chose s'est passé, à un moment donné, et qui a compté. Je fais un très long développement sur le lekton dans la thèse que je rédige actuellement. D'autres personnes en parlent, vous trouverez ça chez Jean Oury, Danièle Roulot, et bien d'autres qui adhèrent à cette sorte de définition de ce qui est en jeu dans le rapport à la psychose dans le temps du discours. »

<http://www.oedipe.org/forum/read.php?8,7428,7523,quote=1#REPLY>

Sur le Stoïcisme en général et les incorporels en particulier
http://fr.wikipedia.org/wiki/Sto%C3%AFcisme#Le_dicible_.28ou_exprimable.29

Le lekton², dans un article de **Julia KRISTEVA**, « Parler en psychanalyse »

² *Extrait* : « Ainsi, lorsque Émile Benveniste, le premier linguiste qui écrivit ses "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne" s'intéressa au "sens opposé des mots primitifs", ce ne fut nullement pour valider les spéculations étymologiques de Carl Abel – où Freud avait cherché un socle à sa découverte selon laquelle l'inconscient ignore la négation. L'article de Benveniste rappelle que le même mot ne signifie pas deux « sens » opposés, mais deux « perceptions » du même sujet de l'énonciation qui se déplace dans l'espace. Et il laisse entendre qu'il existe des langues primitives dont on peut retrouver des vestiges dans les codes de communication actuels – qui, comme celui du rêve et de l'inconscient (celui du Ça et non des représentations inconscientes), véhiculent des quasi-signes sensoriels. Le pas était franchi pour inclure dans l'objet "langage" la sensation-perception d'un "agir" pré- ou translinguistique du sujet parlant dans le monde.

La théorie linguistique d'Antoine Culioli devait approfondir cette perspective, en reprenant l'ancienne notion des stoïciens grecs, le "**lekton**" – oublié par le "signe" selon Saussure –, c'est-à-dire le signifiable. En effet, le signe linguistique se réfère non à un référent-objet opaque mais, à travers lui, à un ensemble ouvert constitué de sensations-affects-pulsions qui manifestent la négociation conscient/inconscient requise dans l'acte de signifier du sujet. Ceci rappelle le modèle freudien du signe : Représentations de mots vs Représentations de choses, à condition d'ajouter que la "chose" inconsciente n'est jamais "en soi", mais qu'elle est chose de désir, donc d'"énaction" (d'agir) : la "représentation de chose" est contextualisée et agit, et par conséquent elle se donne d'emblée dans une "enveloppe prénarrative", au sens de Daniel Stern. Le linguiste découvre alors que la langue elle-même peut fonctionner comme une articulation prédicative de quasi-signes et de microrécits qui ne se contentent pas d'être des métaphores, mais déclenchent une expérience sensorielle "plus-que-métaphorique", je dirais métamorphique. Le "signifiable" sera un mélange de sensations, affects et mémoire culturelle : par exemple, "au ras des pâquerettes", "qui dort

➔ Ce « couple logique » fait qu'il y a « possibilité d'objet »

◆ **L'APPORT DE JOHANNES LOHMANN**

MICHEL LEGRAND et **JACQUES SCHOTTE**,
« Introduction à la lecture de Johannes Lohmann »,
Revue philosophique de Louvain, tome 72, n^{elle} série, n°16, 11/1974.
p. 717.

« Mais la langue qui, ainsi divisée entre une composante sémantique et une composante syntaxique, instaure la possibilité d'une pratique d'objectivation, est aussi celle-là qui fait apparaître comme tel le pôle subjectif de l'acte langagier. Car si le sujet est toujours déjà présent dans le langage comme visée originaire de sens, il n'est pas, à l'origine, conscient de soi. Mais en certains points de la terre, il va pénétrer dans la pensée consciente, il va sortir dans l'illatence. Dans l'histoire de l'indo-européen, la langue latine joue un rôle essentiel dans ce processus, car c'est elle qui la première fait du sujet le facteur déterminant de la construction grammaticale de la phrase. La prédominance du moment subjectif s'accroîtra encore dans les langues européennes modernes, au point de produire, avec Descartes, Luther et Locke – qui illustrent bien sûr une évolution, plus qu'ils ne la produisent comme telle –, la conscience moderne de soi, déliée du langage*. Assez paradoxalement, un certain état (extrême) du langage offre au sujet la possibilité de sortir du langage, et conséquemment de se tenir en fin de compte face au langage même comme face à un objet extérieur, à une chose parmi les choses, et d'en disposer à sa guise. Et la science moderne, quant à elle, est un produit de ce sujet, de ce moi aperceptif individuel qui, né du langage, se croit libéré de celui-ci et le manipule à loisir en vue de connaître la réalité objective. »

[*note : C'est en ce point que se situe l'apport majeur de l'article sur « la relation de l'homme occidental au langage », ou se précisera d'ailleurs également le thème, décisif pour Lohmann comme pour Heidegger, d'une « pensée grecque originaire » à redécouvrir par-delà ses modifications hellénistiques et plus encore sa traduction latine (les Latins, notons-le, ayant aussi introduit dans l'histoire la notion de traduction). C'est qu'en effet l'histoire du langage n'est pas une histoire mécanique. Si l'indo-européen représente bien l'état final, d'advenue à soi, de la subjectivité, le grec en particulier pointe vers l'état d'une union de la pensée, du langage et de l'être dans ce qui s'y nomme le "Logos", "cette création de concept la plus lourde de conséquences de l'histoire". De même parmi les langues indo-européennes modernes, celles qui distendent le plus la subjectivité et le langage, certains – l'allemand par exemple – restent plus proches du grec, tandis que d'autres – les langues romanes et singulièrement le français – accentuent plus

dîne" ou "avoir les yeux plus gros que le ventre" De quoi créer le charme, la magie de ce lien identitaire qu'est la langue dite maternelle ou nationale ; mais aussi son pouvoir de subjugation, double de fascination et d'horreur. »

particulièrement ce moment d'une subjectivité auto-suffisante. Aussi bien n'est-il pas un hasard non plus que les "indo-germanistes" furent avant tout allemands, tandis que le structuralisme (comme autrefois le nominalisme) prit son essor dans les pays de langues ouest-européennes.]

JOHANNES LOHMANN, « Le rapport de l'homme occidental au langage. Conscience et forme inconsciente du discours », *Revue philosophique de Louvain*, Tome 72, n^{elle} série, n° 16, 11/1974. Traduit par Michel Legrand et Jacques Schotte.

« ... La connaissance actuelle. D'après Ockham, celle-ci se décompose en deux degrés ou aspects : la saisie de l'objet de connaissance (*l'actus apprehensivus*) et l'acte de jugement qui s'ajoute à cette saisie, *actus iudicativus, quo intellectus non tantum apprehendit objectum, sed etiam illi assentit vel dissentit* (Sent. Prol. Qu. 1, 0).

C'est dans la *stoa* antique que l'*assensio* apparaît (comme συγκαταθεσις) pour la première fois en tant que partie constitutive de l'acte de jugement. Mais elle s'y rapporte à une "vérité en soi" (un αληθεξ, qui en tant qu' αξιωμα est un λεκτον, un *dicibile*, c'est-à-dire à la vérité, un ασωματον³, mais tout de même présent d'une certaine manière.

[...]

C'est dans la forme de ce "jugement intérieur", indépendant des idiomes particuliers qu'ont désormais pensé les esprits de l'Occident qui ont donné la mesure et orienté l'avenir – tandis que la logique stoïcienne, qui laisse le pensé comme λεκτον (*dicibile*) dans son "objectivité" et le sépare nettement et clairement du processus "subjectif" de la pensée, avait maintenu la liaison de la pensée au médium de la forme langagière, même si l'unité grecque originaire de la pensée, de l'être et du discours y était perdue. » (p. 725-727)

Alphabet grec

<http://membres.lycos.fr/clo7/histoire/grec.htm>

Pour **JEAN OURY**, « dès le point du jour », on a affaire à ça :

— LEKTON — TUGKANON — OBJET —

↳ Les troubles du lekton

◆ **JACQUES LACAN**, Séminaire XII (1964-1965), « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse »

➤ Dans la psychose, il y a un trouble profond du *lekton*

« ... la catégorie du savoir.

C'est que c'est là que gît ce qui nous permet de distinguer radicalement la fonction du symptôme, si tant est que le symptôme nous puissions lui donner son statut comme définissant le champ analysable : la différence d'un signe, d'une matité par exemple, qui nous permet de savoir qu'il y a hépatation d'un lobe, et d'un symptôme au sens où nous devons l'entendre comme symptôme analysable et justement qui définit et isole comme tel le champ psychiatrique, et qui lui donne son statut ontologique, c'est qu'il y a toujours dans le symptôme l'indication qu'il est question de savoir. On n'a jamais assez souligné à quel point dans la paranoïa ce ne sont pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes, que lui ne connaît pas.

Cette dimension ambiguë, du fait qu'il y a à savoir et que c'est indiqué, peut être étendue à tout le champ de la symptomatologie psychiatrique pour autant que l'analyse y introduit cette dimension nouvelle, qui est précisément que son statut est celui du signifiant.

Regardez à quel point – bien sûr je ne prétends pas épuiser en quelques mots, l'infinie multiplicité, l'éclat en quelque sorte, chatoyant du phénomène – à quel point dans la névrose, il est impliqué, donné, dans le symptôme original, que le sujet n'arrive pas à savoir et que le statut de la perversion aussi est lié étroitement à quelque chose, là, qu'on sait, mais qu'on ne peut faire savoir.

L'indication livide, dans le symptôme lui-même, de cette dimension, de cette référence du savoir, voilà d'où j'aimerais voir partir, [...] que j'aimerais que parte une certaine révision à proprement parler nosologique, que j'aimerais la voir partir au niveau de l'élément qui est le symptôme, la mise en valeur de cette dimension, de cette instance et sa variété. Sa variabilité, sa diversité, que j'ai la dernière fois manifestée comme tri-partite – je dois dire à simple titre d'introduction, d'engagement en cette matière – en disant que ce savoir en question, pour autant qu'il est aussi manque, voire échec, il se diversifie selon les trois plans ici isolés du λεκτον (lecton), du τυνχανον (tunkanon) et du désir, selon nos trois variétés :

– Du psychotique qui sait qu'il y a un signifié (je dirais même qui y vit) c'est un λεκτον (lecton) mais qui n'en est pas pour autant sûr de rien.

– Du névrosé avec son τυνχανον (tunkanon) : À quand la rencontre ? Quand aurais-je, non pas la clé mais le chiffre ?

– Et du pervers pour qui le désir se situe lui-même à proprement parler dans la dimension d'un secret possédé, vécu comme tel et qui comme tel développe la dimension de sa jouissance. » (5 mai 1965)

Le séminaire complet

http://qaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/13-ODLP/S13%20%20actif.pdf

La séance du 5 mai 1965 (les lettres grecques ne s'affichent pas)

http://qaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/12-PCX/17%20%20%2005%20mai%201965%20%20doc

³ asomaton = incorporel — Cf. <http://www.initiationphilo.fr/articles.php?lng=fr&pg=105>

◆ JEAN OURY

- **Chez les psychotiques il y a un trouble profond du processus du dire (et non pas du dit)**

LA FABRIQUE DU DIRE : ce qui permet qu'il y aura du *dicibile*, du *lekton*
Le lekton ne fonctionne pas bien, l'objet en prend un coup aussi...

JEAN OURY

« **Utopie, atopie et eutopie** », *Chimères*, n°28,
Printemps-Été 1996

« **Processus de création et psychiatrie** », *Chimères*, n°3,
Automne 1987

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/03chi06.pdf

« **Suite de la conversation avec Henri Maldiney,
Salomon Resnik et Pierre Delion** »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

« **Liberté de circulation et espace du dire** »

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

« **Transfert et espace du dire** »

<http://royalcaute.blogspot.com/2007/12/jean-oury-transfert-et-espace-du-dire.html>

**Triologue BALAT-OURY-DEPUSSÉ,
« Écriture et psychothérapie institutionnelle »**

<http://www.balat.fr/IMG/pdf/trialoguemai02.pdf>

Le conseil de **JACQUES LACAN** aux analystes : « Soyez tychistes »

JACQUES LACAN, « **Tuché et automate** », Séminaire XI, 1964,
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points « Essais », 12 février 1964, p.74.

« Ce dessin qu'aujourd'hui je vous ai donné de la fonction de la *tuché*, vous verrez qu'il nous sera essentiel pour rectifier ce qui est le devoir de l'analyste dans l'interprétation du transfert. »

(12 février 1964, « Tuché et automate », p.74)

➔ **Mettre en question ce qu'il en est de la rencontre**

Mais pour que ça puisse fonctionner, il faut cette liaison entre *tunkanon* et *lekton*.

Dans le processus schizophrénique, il y a une sorte d'éclatement. Quelque chose qui n'est pas là.

La dissociation se marque par un défaut profond de l'objet *a*.

JEAN OURY, « **L'objet chez Lacan** »

pour lire en ligne

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/oury.objetlacan.htm

à télécharger

<http://www.balat.fr/spip.php?article68>

DANIELLE ROULOT, « **Névroses et psychoses** »,
extrait de *l'Apport freudien*

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/nevrosesetpsychoses.htm

◆ **JACQUES LACAN**, Les Quatre discours

Toute cette partie a été développée particulièrement au mois d'octobre.

Voir les prises de notes (schéma, citations de Lacan, Gabriel Tarde,...)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf

↗ **Quand l'objet a vient à la place inchoative, qu'il est l'agent du discours.**

Quelque chose de l'ordre du désir inconscient : un rapport lointain mais c'est ce qui le manifeste.

C'est à partir de cette thématique de l'objet *a* qu'il y a des discours...

... Et qu'on passe au discours de l'hystérique, de l'universitaire,...

↗ **Tout s'agence autour de la thématique du désir inconscient**

Cette entrée dans une autre logique, qui a été la grande découverte de Freud...

(parenthèse : sur les difficultés de la traduction des mots allemands : *Wunsch* (souhait), *Unbewusst* (insu plutôt qu'inconscient... ; sur les difficultés d'employer une langue « chosifiante » comme la nôtre qui ne connaît pas les *flexions* comme l'allemand)

➔ **Ce discours qui tourne : c'est ça qui va faire sens et qui va faire lien**

Pour qu'il y ait du sens, il faut un mouvement (mais pas n'importe comment), à partir de choses qui peuvent, non pas se *chosifier* mais se *tenir*.

JEAN OURY reprend les points importants qui mènent à l'objet *a* dans la pensée de **JACQUES LACAN**:

📌 « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant »

JACQUES LACAN, « Tuché et automaton », Séminaire XI, 1964, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Points « Essais »

« Tout surgit de la structure du signifiant. [...] »

Les relations entre les êtres dans le réel, jusques et y compris vous qui êtes là, les êtres animés, pourraient s'engendrer en termes de relations inversement réciproques. C'est à quoi la psychologie, et toute une sociologie, s'efforce, et elle peut y réussir quand il ne s'agit que du domaine animal, car **la capture de l'imaginaire suffit à motiver toutes sortes de comportements du vivant. La psychanalyse nous rappelle que la psychologie humaine appartient à une autre dimension**⁴. [...]

Vous sentez bien qu'aujourd'hui, je vous ramène sur le terrain d'une logique dont j'espère vous accentuer l'importance essentielle.

Toute l'ambiguïté du signe tient à ce qu'il représente quelque chose pour quelqu'un. Ce quelqu'un peut être beaucoup de choses, ça peut être l'univers tout entier, pour autant qu'on nous apprend, depuis quelque temps, que l'information y circule, au négatif de l'entropie. Tout nœud où se concentrent des signes, en tant qu'ils représentent quelque chose, peut être pris pour quelqu'un. Ce qu'il faut accentuer à l'encontre, c'est qu'un signifiant est ce qu'il représente un sujet pour un autre signifiant.

Le signifiant se produisant au champ de l'Autre fait surgir la signification. Mais il ne fonctionne comme signifiant qu'à réduire le sujet en instance à n'être plus qu'un signifiant, à le pétrifier, du même mouvement où il l'appelle à fonctionner, à parler comme sujet. »

(27 mai 1964, « L'aliénation », p. 231-232)

C'est à partir de cette formule que **JACQUES LACAN** a développé les quatre discours.

Il y a rajouté : Il reste quoi ? Un *plus-de-jour* : « a »

📌 plus-de-jour

C'est une variation sur la plus value, au sens de Marx, qu'il importe dans la logique du discours...

JACQUES LACAN, « Radiophonie » (1970), Scilicet 2/3, in *Autres Écrits*, Seuil, 2001.

« Où je pointe le pas de Marx.

⁴ C'est moi qui souligne (pour m'en souvenir sur les questions d'image et de cinéma)

Car il nous met au pied d'un mur dont on s'étonne qu'il n'y ait rien d'autre à reconnaître, pour que quelque chose s'en renverse, pas le mur bien sûr, mais la façon de tourner autour.

L'efficacité des coups de glotte au siège de Jéricho laisse à penser qu'ici le mur fit exception, à vrai dire n'épargnant rien sur le nombre de tours nécessaire.

C'est que le mur ne se trouve pas, dans cette occasion, là où on le croit, de pierre, plutôt fait de l'inflexible d'une vagance extra.

Et si c'est le cas, nous retrouvons la structure qui est le mur dont nous parlons.

À le définir de relations articulées de leur ordre, et telles qu'à y prendre part, on ne le fasse qu'à ses dépens.

Dépens de vie ou bien de mort, c'est secondaire. Dépens de jouissance, voilà le primaire.

D'où la nécessité du plus-de-jour pour que la machine tourne, la jouissance ne s'indiquant là que pour qu'on l'ait de cette effaçon, comme trou à combler.

Ne vous étonnez pas qu'ici je ressasse quand d'ordinaire je cours mon chemin.

⁽⁸⁷⁾C'est qu'ici à refaire une coupure inaugurale, je ne la répète pas, je la montre se redoublant à recueillir ce qui en choisit.

Car Marx, la plus-value que son ciseau, à le détacher, restitue au discours du capital, c'est le prix qu'il faut mettre à nier comme moi qu'aucun discours puisse s'apaiser d'un métalangage (du formalisme hégélien en l'occasion), mais ce prix, il l'a payé de s'astreindre à suivre le discours naïf du capitaliste à son ascendant, et de la vie d'enfer qu'il s'en est faite.

C'est bien le cas de vérifier ce que je dis du plus-de-jour. La *Mehrwert*, c'est la *Marxlust*, le plus-de-jour de Marx.

La coquille à entendre à jamais l'écoute de Marx, voilà le cauri dont commercerent les Argonautes d'un océan peu pacifique, celui de la production capitaliste.

Car ce cauri, la plus-value, c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jour. Il s'accumule d'une part pour accroître les moyens de cette production au titre du capital. Il étend la consommation d'autre part sans quoi cette production serait vaine, justement de son ineptie à procurer une jouissance dont elle puisse se ralentir »

<http://aeicpp.free.fr/lacan/1970-06-05.htm>

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1970-06-05.doc>

Écouter « Radiophonie »

<http://www.ubu.com/sound/lacan.html>

Quelques articles

PIERRE NAVEAU, « Qu'est-ce que la plus-value »

<http://www.causefreudienne.net/publications/quarto/n-35/qu-est-ce-que-la-plus-value/>

FRANÇOIS REGNAULT, « Le Marx de Lacan » (1 et 2)

<http://www.causefreudienne.net/le/textes-le/le-marx-de-lacan/>

<http://www.causefreudienne.net/publications/la-lettre-mensuelle/lettre-mensuelle-242/le-marx-de-lacan/>

« Actualité du plus-de-jour : Marx avec Lacan »

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=pccathelineau151202

« Le corps décerné »

<http://www.lacanian.net/Ornicar%20online/Archive%2000/ornicar/articles/180afl.htm>

<http://www.lutecium.org/jacsib/papers/1030901/node6.html>

🚀 l'objet a

...pour en arriver à cet objet *a*, agent du discours, qui va assurer la **fonction inchoative** (lancement, démarrage) et permettre qu'il y ait du sens... et du lien social.

Mais si on loupe *l'agent*, — « et l'agent par excellence, c'est quelque chose de l'ordre du désir ! » —, alors le lien est loupé...

➡ les troubles du sens et du lien social

Quand ça ne fonctionne pas, il y a des difficultés au niveau du sens et du lien social.

🚀 La dissociation schizophrénique

Qu'en est-il de l'objet *a* dans la dissociation schizophrénique ? Qu'en dit **LACAN** ? il ne se mouille pas trop...

Des bouts de corps, dit-il...

JACQUES LACAN, Séminaire X, L'Angoisse, 1962-1963, Seuil, 2004.

L'extrait ci-dessous est repris de la version de Michel Roussan

« Ce (*a*) objet de l'identification...[...]

Ce (*a*) s'appelle (*a*) dans notre discours [...]... ce que c'est ce qu'on n'a plus.

C'est pourquoi on peut le retrouver par voie régressive, sous forme d'identification, c'est-à-dire à l'être, ce (*a*), ce qu'on n'a plus. C'est exactement, ce qui fait, par Freud, mettre le terme de régression exactement à ce point où il précise les rapports de l'identification à l'amour. Mais, dans cette régression où (*a*) reste ce qu'il est, instrument, c'est avec ce qu'on est qu'on peut, si je puis dire, avoir ou pas.

C'est avec l'image réelle, ici constituée, quand elle émerge, comme *i(a)*, qu'on prend ou non dans l'enclure de cette image ce qui reste la multiplicité des objets (*a*)...

représentés, dans mon schéma, par les fleurs réelles prises ou non dans la constitution, grâce au miroir concave du fond, symbole de quelque chose [...] fondement d'un certain rapport de l'homme à l'image de son corps.

... et différents objets constituables de ce corps. Les morceaux du corps originel sont ou non pris, saisis, au moment où *i(a)* a l'occasion de se constituer.

C'est pourquoi nous devons saisir qu'avant le stade du miroir, ce qui sera *i(a)* est là, dans le désordre des petits (*a*) dont il n'est pas question encore de les avoir ou pas. Et c'est à cela que répond le vrai sens, le sens le plus profond à donner au terme d'*autoérotisme* : c'est qu'on manque de soi, si je puis dire, du tout au tout. Ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque, comme on l'exprime improprement, c'est de soi-même.

Ici est la possibilité de ce fantasme du corps morcelé que certains d'entre vous ont reconnu, ont rencontré chez les schizophrènes[...]

... les phénomènes de dépersonnalisation. [...]

Ce n'est pas que les objets soient envahissants, si je puis dire, dans la psychose, qui est ce qui constitue leur danger pour le moi, c'est la structure même de ces objets qui les rend impropres à la moisson.[...]

Disons que phénoménologiquement, la dépersonnalisation commence — finissons notre phrase par quelque chose qui semble aller de soi — avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire. Chacun sait combien ceci est sensible dans la clinique, avec quelle fréquence c'est, à ne pas se retrouver dans le miroir ou quoi que ce soit analogue, que le sujet commence à être saisi par la vacillation dépersonnalisante. Mais articlons plus précisément que cette formule qui donne le fait est insuffisante, à savoir que c'est parce que ce qui est vu dans le miroir est angoissant, que cela n'est pas proposable à la reconnaissance de l'Autre et pour se référer à un moment que j'ai marqué comme caractéristique de cette expérience du miroir, comme paradigmatique de la constitution du moi idéal dans l'espace de l'Autre

...qu'une relation à l'image spéculaire s'établit telle que l'enfant ne saurait retourner la tête, selon ce mouvement que je vous ai décrit comme familier, vers cet autre, ce témoin, cet adulte qui est là derrière lui, pour lui communiquer, par son sourire, les manifestations de sa jubilation, de quelque chose qui le fait communiquer avec l'image spéculaire. Une autre relation s'établit dont il est trop captif pour que ce mouvement soi possible. Ici, la relation duelle pure dépossède — ce sentiment de relation de dépossession marqué par les cliniciens pour la psychose —, dépossède le sujet de cette relation au grand Autre.

La spécularisation est étrange, *odd*, comme disent les anglais, impaire, hors-symétrie : c'est le Horla de Maupassant, le hors-l'espace, en tant que l'espace est la dimension du superposable. »

Mettre en question la dissociation, la *Spaltung* (traduction douteuse)

S'il y a dissociation, tout le discours inchoatif est déstabilisé... et même...

... le « sens s'émancipe ».

Vivre depuis 60 ans (Cf. Jean OURY) au milieu de gens qui ont du sens qui s'émancipe...

Ça veut quand même dire quelque chose, même si ça dit n'importe quoi, que le sens est douteux... et il y a du lien social !

Des rencontres enrichissantes, à condition de ...

📌 Le sérieux, selon KIERKEGAARD

Voir la séance du mois d'octobre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf

Un commentaire sur « zorg », « souci », avec références à Sartre et Heidegger

JACQUES LACAN, Séminaire X, L'Angoisse, 1962-1963, Seuil

« Aussi bien, peut-on remarquer que le dernier venu, et non des moins grands, Monsieur Sartre, s'emploie tout expressément, ce cheval, à la remettre non seulement sur ses pieds mais dans les brancards de l'histoire. C'est précisément en fonction de cela que Monsieur Sartre s'est beaucoup occupé, beaucoup interrogé sur la fonction du sérieux. Il y a aussi quelqu'un que je n'ai pas mis dans la série...

[...]

...il y a Heidegger. [...]

L'être pour la mort, pour l'appeler par son nom, qui est la voie d'accès par où Heidegger, dans son discours rompu, nous mène à son interrogation présente et énigmatique sur l'être de l'étant, je crois, ne passe pas vraiment par l'angoisse. »

(14 novembre 1962, p.13-14, version de Michel Roussan)

«... c'est que dans l'irréel, c'est le réel qui le tourmente.

Son souci, Sorge, nous dit le philosophe Heidegger. Bien sûr, mais nous voilà bien avancés. Est-ce là un terme dernier, qu'avant de s'agiter, de parler, de se mettre au boulot, le souci est présupposé ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ne voyons-nous pas que nous sommes déjà, là, au niveau d'un art du souci : l'homme est évidemment un gros producteur de quelque chose qui, le concernant, s'appelle le souci. Mais alors j'aime mieux l'apprendre d'un livre saint, qui est en même temps le livre le plus profane qui soit, qui s'appelle L'Écclésiaste. [...]

"Dieu me demande de jouir", textuel, dans la Bible.

(19 décembre 1962, p.65-66 version de Michel Roussan)

📌 Le sens, Sinn

On peut sentir du sérieux même chez quelqu'un qui a du sens qui « s'émancipe » (quand on ne comprend rien à ce qu'il dit)

JEAN OURY pense à ce schizophrène, un des rares personnages « courageux » de La Borde, qui lui écrit sur des petits bouts de papier chiffonné...

On sent la difficulté de cet homme avec le sens (*Sinn*), alors qu'avec la signification (*Bedeutung*), il se repère bien.

Ce qui compte dans l'existence, c'est d'abord le sens.

Ce qui touche le sens et qui est *touché* dans la dissociation : de l'ordre de l'agent du discours et de sa fonction inchoative, l'objet *a*.

Sur Sinn et Bedeutung

GOTTLÖB FREGE, « Über Sinn und Bedeutung »

http://www.semantique-gdr.net/dico/index.php/Sens_et_d%C3%A9notation

http://fr.wikipedia.org/wiki/Sens_et_d%C3%A9notation

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII,

« D'un discours qui ne serait pas du semblant », 16 juin 1971

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semblan/sembla10.htm>

<http://pro.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semblan/semblant.htm>

➔ Comment arriver à redonner du sens ?

◆ GISELA PANKOW, Les greffes de transfert

« Il ne faut pas être trop obsessionnel. Il faut avoir le courage de 'sacrifier du matériel' pour 'dégager des plages' »

Voir la séance du mois de décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

Au bout d'un certain nombre de séance, le greffe *prend* : ça se délimite. On arrive au fantasme.

N'en déplaise à GISELA PANKOW, dit JEAN OURY,

on retrouve JACQUES LACAN ...⁵

Reprise des prises de notes de la séance de février 2007

JACQUES LACAN, Séminaire XIV, Logique du fantasme

<http://pros.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/logifan.htm>

http://qaogoo.free.fr/Seminaires_pdf/14-Logique%20du%20Fantasme/XIV-01-LF16111966.pdf

Dans la dissociation schizophrénique c'est le fantasme qui est éclaté.

S'il y a possibilité de fantasme, c'est qu'il y a **possibilité de délimitation**.

Pour qu'il y ait une « scène » : la **scène du fantasme**.

⁵ Ce différent, — auquel fait allusion Jean Oury, et que j'ignore —, peut-on en voir la trace dans le choix de G. Pankow d'écrire *Phantasme* et non *fantasme* (voir sa remarque dans la citation, p.9, des prises de notes de décembre). D'où mon doute à chaque fois : comment dois-je l'écrire ?

On peut s'appuyer sur les mathèmes de Lacan :

§ ◇ a

Le a représente ce qui est de l'ordre du désir inconscient.

Pour qu'il puisse y avoir ça : ça nécessite autre chose que le temps et l'espace.

Une procédure d'articulation entre le sujet de l'inconscient et l'objet a, le désir.

*

C'est à partir de là (une « plate-forme d'existence » dit **JEAN OURY**) qu'on pourra enfin « mettre les pieds », même si c'est encore très fragile.

JEAN OURY, « L'objet chez Lacan »

Pour lire en ligne

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/oury.objetlacan.htm

À télécharger

<http://www.balot.fr/spip.php?article68>

DANIELLE ROULLOT, « Greffe de transfert, bouture de fantasme »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/greffedetransfert.htm

↗ Le transfert

Sur le transfert, voir les séances de juin et décembre 2007, janvier 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Les réticences de **FREUD** quant à la possibilité de transfert chez les psychotiques.

GISELA PANKOW a repris la question du transfert dans un cadre large, au niveau de la psychiatrie.

JEAN OURY, lui, parle de **transfert dissocié**, même s'il n'y fait pas référence cette fois-ci...

JEAN OURY, « La fonction scribe »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

... Il passe tout de suite à la question du langage...

↗ Langage/langue/parole

Il y a quelque chose de l'ordre du langage même si on ne parle pas...

La distinction à faire entre **LANGAGE/LANGUE/PAROLE**

- **la langue**, est le code linguistique qui permet d'articuler, de se comprendre. La communauté linguistique.
- **Le langage, c'est une articulation de signifiants** : les *Vorstellungsrepräsentanz* (encore un mot difficile à traduire)

*Traduire Freud,
les difficultés de translation en français de l'allemand de Freud*

<http://www.traduirefreud.com/page4.html>

Pour qu'il y ait du signifiant :

En insistant sur le danger de chosifier, **JEAN OURY** articule plusieurs notions :

- **Le narcissisme originaire**
- **Le refoulement originaire**, *Urverdrängung*
- **Le pare-excitations**, *Reizschutz*, qui deviendra **l'ardoise magique**

Si ça ne fonctionne pas, il n'y aura pas de *Vorstellungsrepräsentanz*, et l'inconscient sera en marmelade !

◆ **SIGMUND FREUD**, *Entwurf*, 1895

SIGMUND FREUD, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (Entwurf einer

Psychologie, 1895), in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996,

Nouvelle trad. **Projet d'une psychologie**, in *Lettres à Fliess*, PUF 2006

http://www.amazon.fr/gp/reader/2130549950/ref=sib_rdr_fc?ie=UTF8&p=5001&i=0#reader-page

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse#Table_des_mati_C3_A8res

Une traduction disponible sur le Net

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

<http://pages.globetrotter.net/desgras/freud/oeuvres/esquisse.html>

JEAN OURY, « La fonction scribe »

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

DANIELLE ROULOT, « Névroses et psychoses », extraits de l'article publié dans *L'Apport freudien*
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/nevrosesetpsychoses.htm

Autour du Reizschutz

Extraits de **FREUD** (*Au-delà du Principe de plaisir, Note sur le bloc magique, Inhibition, symptôme, angoisse, Contenu de la psychanalyse, Nouvelles conférences*)

Extraits de **LACAN** (*Logique du fantasme, L'insu que sait...*)
<http://www.balat.fr/spip.php?article279>

Articles en relation avec le refoulement originaire
<http://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2003-2-page-17.htm>
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=milapeyriere220902
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=vnusinovic090703

Pour retrouver des passages sur l'Urverdrängung chez Lacan
<http://www.lutecium.org/jacsib/thesaur4/node245.html>

🚀 Le langage est une structure

C'est ce qui permet de comprendre la formule de LACAN :

« L'inconscient est structuré comme un langage »

(et non comme un langage comme certains l'ont compris)

JACQUES LACAN, Discours à l'ORTF, 2 décembre 1966
<http://aeicpp.free.fr/lacan/1966-12-02a.htm>

🚀 La langue

La langue, par son code linguistique, permet la parole :
L'abîme entre la langue et le langage, infranchissable avec les moyens habituels

🚀 La densité de la parole

L'importance du ton : Il faut faire attention à ce qu'on dit mais tout dépend de la façon dont on le dit !

L'oristique : la science des démarcatifs. Les tons, les inflexions...

NICOLAS S. TROUBETZKOY, Principes de phonologie (1938), Klincksieck
<http://www.klincksieck.com/livre/?GCOI=22520100148860>

PATRICK SERIOT, « La double vie de Troubetzkoy, ou la clôture des systèmes », *Le Gré des langues*, L'Harmattan, n° 5, 1993, p. 88-115.
<http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/biblio/93Trubdbvie.html>

Les mêmes références dans un autre contexte (séance du mois de février)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080220.pdf

Le cercle de Prague
http://fr.wikipedia.org/wiki/Cercle_linguistique_de_Prague

Le commentaire du *Banquet* de **PLATON** par **JACQUES LACAN** dans le séminaire sur le transfert :

JACQUES LACAN, Séminaire VIII, Le transfert (1960-61)

Extrait de la version disponible sur le Net

« C'est contre cette position que je m'inscrirai en faux. Car si nous regardons de plus près le texte, je crois que nous ne saurions dire que ce soit là tout à fait son sens. Je dirai que, là même où on veut nous montrer, dans le discours d'Agathon, <201b> une sorte d'aveu de son fourvoiement : Je crains bien Socrate, de n'avoir absolument rien su des choses que j'étais en train de dire⁶, cette impression qui nous reste à l'entendre est plutôt celle de quelqu'un qui répondrait : "Nous ne sommes pas sur le même plan, j'ai parlé d'une façon qui avait un sens, d'une façon qui avait un dessous, j'ai parlé disons, même à la limite, par énigme" ; n'oublions pas que *αινωω/ainos/* avec *αινιττομαι/ainittomai*⁷, nous mène tout droit à l'étymologie même de l'énigme : "ce que j'ai dit, je l'ai dit sur un certain ton". »

(18 janvier 1961)

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

🚀 Le parlêtre

« Et s'il n'y avait pas de parole, il n'y aurait rien ! — Comment ça ? — mais rien, rien du tout ! — Il n'y aurait pas le soleil, pas la lune ? — Rien ! — et la terre ? — Rien !!! ... On dit : c'est un idéaliste absolu Lacan ! Non, je dis : c'est un matérialiste absolu !... S'il n'y a pas de parole, il n'y a rien : pas de langue, pas de langage, rien ! y a pas du *dit*, y a pas de *dire*... C'est important ! Mais alors : et les schizophrènes, là-dedans ? »

⁶ 201b, trad. L. Robin : Il est fort possible que je n'aie rien entendu, Socrate, à ce dont je parlais à ce moment-là ! La traduction de Lacan est plus littérale car dans le texte grec le verbe savoir est à l'infinitif.

⁷ Ainos, récit, conte, histoire, fable, apologue, louange, qui se trouve dans *epainos*, louange au sujet de... – Aïnissomai, ainittomai (forme attique), dire à mots couverts, laisser entendre, faire allusion, soit, parler par énigme.

JACQUES LACAN, Séminaire XXII, RSI, Ornicar, n°5, hiver 75/76, p. 19

« Alors, comment le symbolique soit ce que d'ordinaire on appelle le bla-bla ou encore le verbe, comment cause-t-il le sens ?

Voilà la question que je ne vous pose qu'à en avoir la réponse. Est-ce dans l'idée de l'inconscient ? Est-ce ce que je dis depuis le premier discours de Rome ? Point d'interrogation. Non, ce n'est pas dans l'idée de l'inconscient, c'est dans l'idée que l'inconscient ex-siste, c'est-à-dire qu'il conditionne le réel, le réel de cet être que je désigne du parlêtre. Il nomme les choses, comme tout à l'heure je l'évoquais à propos de ce batifolage premier de la Bible au Paradis terrestre. Il nomme les choses pour le parlêtre, être qui tout en étant d'une espèce animale en diffère singulièrement. Qu'est-ce que ça veut dire, animal ? Un animal, c'est ce qui se reproduit.

Seulement, comment cet animal est-il parasité par le symbolique, par le bla-bla ? »

➔ Comment passer du domaine de la langue à celui du langage ?

Pour sauter l'abîme entre les deux...

La question est posée par **MARC RICHIR** en s'appuyant sur **Maurice MERLEAU-PONTY**.

Cela passe par la notion de *Wesen*, *Wesen sauvage*, autre mot difficile à traduire (Être ? essence ?). Mieux vaut ne pas le traduire.

L'entrecroisement, le *chiasme*, entre les deux domaines (avec des *Wesen* de 1^e et de 2^e catégorie).

Il faut s'appuyer sur la logique poétique (ex : Rimbaud). On y verra apparaître *l'entre* : *l'entre les mots*, là où il y a du sens.

L'énigme est entre les lignes.

Le passage du domaine de la langue au domaine du langage (signifiants) se fait par les *Wesen* sauvages pour échapper à la dictature de *l'institution symbolique*.

MARC RICHIR, Phénomènes, temps et êtres. Ontologie et Phénoménologie, Millon, 1987, p.32.

« ...nous avons précisément tenté de 'forcer le passage' en recherchant les conditions de possibilités de la constitution dans le champ phénoménologique lui-même, d'essences (*Wesen*) et de corrélations d'essences – et pour cela, nous nous sommes inspirés, dans un premier temps, de ce qu'en disait Merleau-Ponty dans *Le visible et l'invisible*, de sa découverte que l'essence, le *Wesen* au sens actif ou verbal du terme, est un 'existential incarné' dans le chiasme corps de chair-phénomène en tant que constitutif de monde. L'être-au-monde s'origine à cette racine sauvage, précisément, donc, dans l'ek-stase aux

phénomènes de ce phénomène comme quoi se phénoménalise toujours déjà le Leib (ou le corps de chair). »

Maurice MERLEAU-PONTY, « Interrogation et intuition », *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964, disponible dans la coll. *Tel*, p.157-158.

« À l'égard de l'essence comme du fait, il n'est que de se placer dans l'être dont on traite, au lieu de le regarder du dehors, ou bien, ce qui revient au même, il n'est que de le remettre dans le tissu de notre vie, d'assister du dedans à la déhiscence, analogue à celle de mon corps, qui l'ouvre à lui-même et nous ouvre à lui, et qui, s'agissant de l'essence, est celle du parler et du penser. Comme mon corps, qui est l'un des visibles se voit aussi lui-même et, par là, se fait lumière naturelle ouvrant au visible son intérieur, pour qu'il y devienne mon paysage, réalisant, comme on dit, la miraculeuse promotion de l'Être à la "conscience", ou, comme nous disons plutôt, la ségrégation du "dedans" et du "dehors", – de même la parole, soutenue par les mille relations idéales de la langue, et qui, devant la science, comme langage constitué est donc dans une certaine région de l'univers des significations, est aussi un organe ou résonateur de toutes les autres, et, par là, coextensive au pensable. La parole est partie totale des significations comme la chair du visible, comme elle, rapport à l'Être à travers un être, et, comme elle, narcissique, érotisée, douée d'une magie naturelle qui attire dans son réseau les autres significations comme le corps sent le monde en le sentant. Il y a là, en réalité, bien plutôt que parallèle ou analogie, solidarité et entrelacement : si la parole, qui n'est qu'une région, peut être aussi l'asile du monde intelligible, c'est parce qu'elle prolonge dans l'invisible, étend aux opérations sémantiques, l'appartenance du corps à l'être et la pertinence corporelle de tout être qui m'est une fois pour toutes attestée par le visible, et dont chaque évidence intellectuelle répercute un peu loin l'idée.

MARC RICHIR, Phénomènes, temps et êtres. Ontologie et Phénoménologie, Millon, 1987, p.75-76.

« C'est dire que l'essence (et par conséquent l'existence, en vertu de leur lien) n'est pas strictement coextensive de la parole, qu'elle n'en constitue pas tout simplement le signifié, mais que, comme essence brute (indivise avec l'existence brute), elle s'y propage, s'y répercute en changeant de statut, et y acquiert sans doute, plus d'autonomie. Dans ce passage où elle fonctionne comme "essence opérante", l'essence est plutôt "nervure commune du signifiant et du signifié, adhérence et réversibilité de l'un à l'autre, comme les choses visibles sont les plis secrets de notre chair, et notre corps, pourtant, l'une des choses visibles" (VI p.158)⁸ »

MARC RICHIR, Phénoménologie et institution symbolique (Phénomènes, temps et êtres II), Jérôme Millon, 1988, p.291-292.

« Parler, c'est temporaliser/spatialiser en rasant avec les silences de l'institution symbolique, en les articulant, sur les portées où ils tendent chaque fois à se disposer selon

⁸ VI = *Le Visible et l'invisible* »

leur niveau, l'un à l'écart de l'autre, comme au sein d'une même partition musicale où se constitue en fait la phase de présence de la parole. Parler, c'est donc déjà faire une musique de sens où se reconnaissent et s'inventent des rythmes. Et c'est presque faire de la poésie, hors de l'information et de la logique, dans la phénoménalité de la parole, où ses lacunes ou angles morts, qui sont symboliquement institués, se neutralisent pour ainsi dire par la ruse de leur concertation au sein d'un même temps qui est un même espace, comme si le sens à dire coulait des vides de cette structure de vides se laminant elle-même, entre les lignes et les mots. [...] La parole n'a pas d'origine factuelle, elle ne se laisse pas décomposer en étapes, et ce "déjà langage" doit en passer, pour s'exprimer, par les lacunes de l'institution symbolique de langage, par leurs harmonisations mutuelles. Contrairement à ce que l'on croit généralement aujourd'hui, période étrange de l'obnubilation universelle par les prestiges du symbolique, ce "déjà-langage" n'est pas *ipso facto* tributaire de l'institution symbolique : s'il l'était, nous ne serions que des ordinateurs programmés, il n'y aurait que du langage-signal, et jamais d'*invention* de parole. Nous ne pouvons inventer du sens que s'il y a du jeu entre le langage symboliquement institué et ce sens qui, déjà langage, est pourtant *au-delà* des découpages symboliques comme ce qui tient la parole depuis son lieu à lui, la guisant dans la concertation de ses temps et angles morts. »

MARC RICHIR, Phénoménologie et institution symbolique (Phénomènes, temps et êtres II), Jérôme Millon, 1988, p.294-295.

« La découverte philosophique, capitale, de Garelli, est que *le poème est en fait un phénomène* [...] ... le langage remonte, pour se déployer, en quelque sorte, à son origine phénoménologique. Les "moyens" de cette remontée sont divers [...] ... où la phase de langage (sa présence se mouvant, avec ses rétentions et ses protensions) éclate, s'étoile, se disperse en éclats de non-sens apparents, et où ceux-ci s'épaississent du même mouvement en écailles de monde, en ce que Merleau-Ponty nommait si bien "essences sauvages" (essences sans concepts, c'est-à-dire sans logique) qui sont autant de manière de l' "ester" (Wesen) de monde [...]

◆ *Sur les Wesen sauvages*

Maurice MERLEAU-PONTY, « Interrogation et intuition », *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964, disponible dans la coll. *Tel*, p.148-149.

« Les possibilités d'essence peuvent bien envelopper et dominer les faits, elles dérivent elles-mêmes d'une autre possibilité, et plus fondamentale : celle qui travaille mon expérience, l'ouvre au monde et à l'Être, et qui, certes, ne les trouve pas devant elle comme des faits, mais anime et organise leur facticité. Quand la philosophie cesse d'être doute pour se faire dévoilement, explicitation, puisqu'elle s'est détachée des faits et des êtres, le champ qu'elle s'ouvre est bien fait de significations ou d'essences, mais qui ne se suffisent pas, qui, ouvertement, se rapportent à nos actes d'idéation et sont prélevées par

eux sur un être brut où il s'agit de retrouver à l'état sauvage les répondants de nos essences et de nos significations »

MARC RICHIR, Phénomènes, temps et êtres. Ontologie et Phénoménologie, Millon, 1987, p. 70-71 et 73.

« L'énigme de la foi perceptive, de notre complicité congénitale avec l'Être et le monde, s'est perdue, en se réifiant pour ainsi dire dans la dualité du possible et du réel, de l'essentiel et du factuel. De la sorte, l'idéation ne fait plus, en réalité, que se rencontrer elle-même, en réduisant l'épaisseur de l'expérience à un être de transparence. On comprend aisément que se perd ainsi tout moyen de traiter de l'origine phénoménologique du monde, puisque celle-ci se trouve dissoute dans l'illusoire adéquation de la pensée à elle-même en tant qu'adéquation d'elle-même aux idées qu'elle projette en avant d'elle-même dans l'idéation, ne se nourrissant de l'expérience que pour y découvrir son universalité à soi. Mouvement bien connu, et dont Merleau-Ponty a déjà fait la critique en examinant la philosophie de la réflexion. Mais nous nous apercevons en retour que ce mouvement ne peut être désamorcé, exhibé comme mouvement générateur d'illusion, que si les essences trouvent de tout autres raisons pour leur prétention à l'universalité, donc si elles trouvent malgré tout dans l'expérience concrète ce qui leur confère leur apparence de solidité : c'est ce qui doit se montrer par une réduction phénoménologique bien pratiquée – non pervertie en négation de la facticité – c'est-à-dire détachée à la fois des faits et des êtres. Alors, certes, s'ouvre bien un champ d'essences (nous reviendrons plus loin sur leur quasi-identification aux "significations"). Toutefois, celles-ci loin de paraître autosuffisantes (ce en quoi consiste, finalement, l'illusion réflexive), paraissent explicitement en rapport avec "nos actes d'idéation", dès lors qu'elles paraissent prélevées par ceux-ci sur un être brut, celui qui contient en lui-même, mais à l'état sauvage, les "répondants" des essences.

L'acte d'idéation n'est donc générateur d'illusion que dans la mesure où ce qui, en réalité, n'est qu'une abstraction (un "prélèvement" dit presque la même chose) de l'être brut, paraît comme le comble ou le noyau du concret. L'essence se nourrit d'un être sauvage que l'abstraction trop exclusive tend à dissimuler ou à dissiper dans l'illusion d'une transparence à soi de la pensée. Toute la question est dès lors de savoir ce qu'il en est de ces "répondants" de l'essence à l'état sauvage : c'est celle de l'origine phénoménologique des essences, que, par principe, le "platonisme phénoménologique" husserlien, trop axé sans doute sur des problèmes de théorie de la connaissance, devait manquer. [...] Il se fait que nous disposons dans ces quelques pages, de la conception que se fait Merleau-Ponty de ces "répondants" à l'état sauvage [...] Cette conception ne va pas sans poser d'immenses questions [...]

Maurice MERLEAU-PONTY, « Interrogation et intuition », *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964, disponible dans la coll. *Tel*, p.152-154.

« Fait et essence ne peuvent plus être distingués, non que, mélangés dans notre expérience, ils soient dans leur pureté inaccessibles et subsistent comme idées-limites au-delà d'elle, mais parce que l'Être n'étant plus devant moi, mais m'entourant et, en un sens,

me traversant, ma vision de l'être ne se faisant pas d'ailleurs, mais du milieu de l'Être, les prétendus faits, les individus spatio-temporels, sont d'emblée montés sur les axes, les pivots, les dimensions, la généralité de mon corps, et les idées donc déjà incrustées à ses jointures. Il n'est pas un emplacement de l'espace et du temps qui ne tienne aux autres, ne soit une variante des autres, comme eux de lui ; pas un individu qui ne soit représentatif d'une espèce ou d'une famille d'êtres, n'ait, ne soit un certain style, une certaine manière de gérer le domaine d'espace et de temps sur lequel il a compétence, de le prononcer, de l'articuler, de rayonner autour d'un centre tout virtuel, bref, une certaine manière d'être, au sens actif, un certain *Wesen*, au sens, dit Heidegger, que le mot a quand il est employé comme un verbe. »

◆ **Sur l'Entre, Zwischen, Aida**

Zwischen, concept développé par van den BERG
(mais je n'ai rien trouvé sur le Net)

JAN HENDRIK VAN DEN BERG (assistant de **HENRICUS CORNELIUS RÜMKE**)
<http://mythosandlogos.com/vandenBerg.html>

MARTIN BUBER, « Toute vie réelle est rencontre »

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Martin_Buber

http://fr.wikipedia.org/wiki/Martin_Buber

Je et tu (1923), Aubier-Montaigne, 1992

<http://ecx.images-amazon.com/images/I/317NG8BW69L..SS500.jpg>

BIN KIMURA : « Aida », « L'Entre »

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/Kimura.htm>

http://www.gregoire-david.com/mot.php?id_mot=61

Revue *Études phénoménologiques*,

« La psychopathologie phénoménologique de Kimura Bin », n°25, 1997

<http://www.sofi.ucl.ac.be/cep/cep2.html>

Ouvrages de **BIN KIMURA**

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/lentre.html>

<http://www.amazon.fr/Zwischen-Mensch-Bin-Kimura/dp/353412426X>

http://www.amazon.fr/Ecrits-psychopathologie-ph%C3%A9nom%C3%A9nologique-Bin-Kimura/dp/2130440401/ref=sr_1_3/171-2614437-7520247?ie=UTF8&s=books&qid=1184244415&sr=1-3

Sur **BIN KIMURA**, dans un autre contexte,

Voir la séance du mois de juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

✚ **La fabrique du dire**

On est proche de La *fabrique du dire*...

Cf. la séance du mois de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

« Pleins d'oiseaux qui piaillent ... des signifiants qui se promènent ... une sorte de volière... [...] mais ils ne piaillent pas de la même façon chez les psychotiques... [...] une cassure, une rupture... [...] C'est là qu'il doit y avoir quelque chose à faire... on va mettre des sortes de passerelles, pour passer... »

[...]

Et pourtant, Le langage ne fait pas de bruit...

Pour être sensible à cette dimension... le passage entre

Le rapport entre le *préconscient* (le lieu des *WortVorstellung*— *Wort*, c'est plus qu'un *mot* en allemand) et l'*inconscient* (L'insu) : la « barrière entre les deux » ? — ça dépend des moments (« Quand je dors et que 'ça rêve' : ça doit passer les barrières, en douce... »)

► **Quel rapport entre ce passage et les « barrières de contact » chez BION ?**

◆ **WILFRED RUPRECHT BION**

BERNARD GOLSE, *Le développement affectif et intellectuel chez l'enfant*,
Masson, 2001, p. 110

Fonction alpha. — Ainsi imagine-t-il une barrière qui diviserait les phénomènes mentaux ; cette barrière fonctionnerait comme une membrane semi-perméable qui protégerait les fantasmes et les phénomènes endopsychiques de l'impact de la réalité, tout en préservant ce **contact** avec la réalité d'un envahissement trop important par les émotions d'origine interne. Cette *barrière de contact* donne à l'individu la capacité d'être endormi ou éveillé, conscient ou inconscient. Elle constitue la base de la relation qu'entretient la personnalité non-psychotique avec ses objets internes et externes et avec la réalité.

Bion décrit cette barrière sous la forme d'une prolifération d'éléments nommés *éléments alpha* ; ceux-ci sont formés par les impressions des sens et les « vivances » émotionnelles transformées en éléments mnésiques qui peuvent de cette façon être utilisés dans les souvenirs, les rêves et la pensée inconsciente.

C'est la *fonction alpha* qui appréhende les données sensorielles et émotionnelles et les transforme en éléments α . Ainsi, selon l'exemple donné par **Bion**, cette fonction permet à l'enfant qui fait l'apprentissage de la marche d'emmagasiner cette expérience. Elle est donc indispensable à la pensée, puis au refolement de cette pensée dans l'inconscient afin d'en libérer la conscience. La fonction α peut être définie comme une fonction symbolique primordiale permettant à la personnalité d'enregistrer, d'élaborer et de communiquer la somme d'expérience qui la caractérise.

Extraits disponible sur le Net,
<http://books.google.fr/books?id=ldTR8Zi3vekC&printsec=frontcover&dq=bion,+barri%C3%A8res+de+contact>
<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/enfant/therapie/bion.htm>
Un article sur BION
<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-5-page-1727.htm>

« Il faut que les barrières de contact soient bien foutues pour éviter un défaut de transposition du préconscient à l'inconscient... attention à ne pas chosifier ! »

Ne pas réfléchir, ne pas calculer, sinon l'autre va le sentir...

[Exercices pratiques...]

... La réunion mensuelle *Pitchoum* du mercredi...

Être là, mettre entre parenthèses ses soucis... la « réduction phénoménologique transcendente »... être dans le même paysage — difficile dans un groupe *polyphonique*... — être dans la connivence

... Le quotidien de La Borde... ...]

Au milieu de ce récit d'expériences et de questionnements de tous les jours,

la jeune fille lève la main pour intervenir :

« ... Juste une question : Je voulais savoir pourquoi un psychiatre peut dire à son patient : Vous êtes psychotique, vous ne pouvez pas faire de psychanalyse. Je voulais savoir ce que vous en pensez... si vous pensez que quand on est psychotique on ne peut pas faire de travail d'analyse... »

[...]

SIGMUND FREUD, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » (1919), in *La technique psychanalytique*, Puf, 1999.

http://www.beta.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_technique_psychanalytique

« On édifiera des établissements, des cliniques ayant à leur tête des médecins psychanalystes qualifiés et où l'on s'efforcera à l'aide de l'analyse de conserver leur résistance et leur activité à des hommes qui sans cela s'adonneraient à la boisson, à des femmes qui succombent sous le poids des frustrations, à des enfants qui n'ont le choix qu'entre la dépravation et la névrose. Ces traitements seront gratuits... nous découvrirons que les pauvres sont, encore moins que les riches, disposés à renoncer à leur névrose,

parce que la dure existence qui les attend ne les attire guère et que la maladie leur confère un droit de plus à une aide sociale. Peut-être nous arrivera-t-il souvent de n'intervenir utilement qu'en associant au secours psychique une aide matérielle, à la manière de l'Empereur Joseph. Tout porte à croire aussi que, vu l'application massive de notre thérapeutique, nous serons obligés de mêler à l'or pur de l'analyse une quantité considérable du cuivre de la suggestion directe... mais quelque soit la forme de cette psychothérapie populaire et de ses éléments, les parties les plus importantes, les plus actives demeureront celles qui auront été empruntées à la stricte psychanalyse dénuée de tout parti pris ».

Il s'agit d'une intervention de **FREUD** au congrès de Budapest, au sortir de la Guerre.

Pour FREUD, la psychanalyse était une introduction à ce qu'il nommait une « véritable psychiatrie scientifique ». Un point de vue qu'il a répété quelques mois avant sa mort. C'était donc fondamental pour lui.

Le schéma analytique, tel qu'il est mis en place, est un côté très restreint de la psychanalyse.

Revoir tout le travail de l' ÉCOLE KLEINIENNE, de WINNICOT, de BION, MASUD KAHN...

Voir la séance du mois de janvier.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Une « révolution logique », sur le plan analytique, a été mise en place. On ne va pas revenir en arrière...

Une logique très importante sur le plan analytique.

La logique analytique n'est pas faite seulement pour les normopathes.

Le travail de **GISELA PANKOW**

C'est **SIGMUND FREUD** lui-même qui a mis en valeur les névroses obsessionnelles.

JEAN OURY fait à nouveau allusion au texte de **JACQUES SCHOTTE**, déjà cité au mois de février :

JACQUES SCHOTTE, « De la névrose obsessionnelle, innovation nosographique et moteur du développement de la psychanalyse freudienne (des débuts à 1910) », 1988, inédit.

Ce qu'apporte **JACQUES LACAN**

🚩 Le transfert dissocié,

proposé par **JEAN OURY** pour exprimer les possibilités avec un schizophrène (Ce n'est pas forcément dans un bureau qu'on va voir un schizophrène, ...)

JEAN OURY, « La fonction scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

Voir aussi les séances de décembre et janvier derniers autour de **KLEIST**

(« Le point de gravité, 'l'âme' qu'on tient entre les doigts)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

Le lien avec la fonction -1 de **JACQUES LACAN**

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

À l'arrière-plan, c'est le problème de la neutralité.

Les psychanalystes qui disent : il ne faut pas faire de diagnostic, car ça empêche la neutralité.

🚩 Le diagnostic

Un diagnostic, ça n'est pas simplement « une étiquette sur un pot de yaourt ! »

La neutralité, c'est pouvoir recevoir quelqu'un là où il se trouve et pas là où on pense qu'il est. On ne reçoit pas un schizophrène comme on reçoit quelqu'un avec une névrose obsessionnelle, un phobique, une hystérique, ...

C'est tout un processus diagnostique qui demande parfois beaucoup de temps. Connaître tous les « arrières »...

Quand on voit quelqu'un : un véritable « roman ambulante » qui arrive ! Il traîne avec lui des charrettes... « il n'y a pas assez de chaises pour asseoir tous ces morts !... »

L'association libre :

FREUD n'a jamais parlé d'association libre : **EINFALL** : ce qui tombe, sans plus.

Extrait d'une conférence de **PIERRE-HENRI CASTEL**, mise en ligne sur son site

<http://pierrehenri.castel.free.fr/5conf1.htm#ZF>

« La représentation soumise au déterminisme psychique, appelée par Freud *Einfall*, est donc étrange. Il n'est pas possible de la penser comme l'idée au sens de l'"association des idées" (33), mais il ne suffit pas de la nommer "idée incidente" (terme que nous adopterons

pourtant, d'après 25), en se contentant de marquer son caractère de survenue inopinée (65, note 1). Car elle n'est pas seulement ceci, mais:

- * *Immotivée*, autrement dit sans raison contextuelle. De ce fait aussi, elle se présente comme absurde, ridicule, ou insignifiante, et cela nécessairement. On comprend l'insistance de Freud à propos de la "règle fondamentale de la psychanalyse" (85, 45), autrement dit le principe de l'"association libre", selon laquelle le sujet allongé sur le divan ne doit rien taire de ce qu'il pense, même si (en fait, surtout si) cela lui paraît sans connexion avec le fil du propos tenu.

- * *Irruptive*, et en cela important un certain déplaisir dans un continu psychique jusque-là fluide. Dynamiquement, cette irruption, qui paraît venir de loin, semble être un de nos critères psychologiques (ou métaphoriques) d'identification d'une action causale en cours. Car une telle action, pour celui qui la subit, est banalement connotée de force aveugle et incoercible, et possède une valeur conclusive par rapport à une série d'événements antérieurs, qu'elle révèle par son effet. Or, ce qui est transversal par rapport à un enchaînement de raisons et de motifs semble ne pas pouvoir être voulu. C'est la réalité même, en tant qu'elle s'oppose à la volonté, ou plus précisément, la réalité en tant qu'elle s'oppose à la cause en jeu dans l'acte volontaire motivé.

- * *Immédiatement inexprimable*, sauf à produire un travail spécial d'interprétation. Elle laisse pantois. On ne sait que penser de ce qu'on pense. Jointe à l'insignifiante et au déplaisir de l'*Einfall*, son énoncé problématique contribue à son rejet spontané (i.e. à son refoulement).

- * *Impossible ou du moins difficile à suggérer*, parce que la suggestion suppose l'approbation automatique du suggestionné à ce qu'on lui suggère, et vise en lui un point de non-résistance. Là, le conflit est présent d'emblée. »

Le terme *Einfall* mis en situation avec *Witz* et *Ingenium*⁹

http://robert.bvdep.com/public/vdp/Pages_HTML/SINGENIUM3.HTM

http://robert.bvdep.com/public/vdp/Pages_HTML/INGENIUM.HTM

<http://www.psychanalyse.lu/articles/BernatCheminantFreud.htm>

Ça dépend de la façon **PHÉNOMÉNOLOGIQUE** (à quel niveau ça se passe)

➔ Être dans le « même paysage », le « même horizonné »

**ERWIN STRAUS, VIKTOR VON WEIZSÄCKER,
HENRI MALDINEY, JACQUES SCHOTTE, EUGÈNE MINKOWSKI**

Revoir (notamment) la séance du 15 novembre 2006

⁹ Pour ceux qui s'intéressent à **GIAMBATTISTA VICO** :

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html>

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070321.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_06115.pdf

Mettre entre parenthèse le statut pour être au même niveau, ce qui n'est pas « copain, copain », mais être au plus proche. C'est toute la difficulté.

→ La disparité subjective

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), Le Transfert, Seuil, 1991
version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'imparité essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

→ Distinguer sympathie et empathie

C'est la première chose : la sympathie, « c'est ne pas se coller à l'autre pour voir s'il est chaud ! »

« La plus grande proximité dans la plus grande distance »

JEAN OURY, « L'aliénation »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

MAX SCHELER, Nature et formes de la sympathie

http://www.puf.com/wiki/Dictionnaire:Dictionnaire_des_sciences_humaines/Max_SCHELER

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Max_Scheler

<http://www.philaqora.net/philo-fac/le-vivant/int-du-vivant10.htm>



BÉRANGÈRE THIRIOUX, « L'empathie », conférence à la cité des sciences, 25 mars 2006

http://www.cite-sciences.fr/francais/ala_cite/college/v2/html/2005_2006/conferences/conference_219.htm

« Le mot "empathie" apparaît dans la langue française au début du XX^e siècle et traduit le terme allemand "Einfühlung" forgé quelques années plus tôt et utilisé à l'origine pour caractériser une forme d'expérience esthétique dans laquelle le sujet se projette en imagination dans une œuvre d'art. Cette théorie esthétique fut notamment développée par Theodore Lipps (1903, 1905) qui étendit ensuite l'usage du terme "Einfühlung" au domaine des relations interpersonnelles. Par empathie, on désigne aujourd'hui la capacité que nous avons de nous mettre à la place d'autrui afin de comprendre ce qu'il éprouve. L'empathie, ainsi caractérisée, se distingue à la fois de la sympathie, de la contagion émotionnelle et du phénomène plus général de la simulation d'autrui.

L'empathie se distingue de la sympathie sur une autre dimension. Dans les deux cas, la distinction soi/d'autrui est préservée. La différence essentielle entre les deux phénomènes tient, selon Wispé*, aux fins poursuivies. La sympathie, comme son étymologie l'indique, suppose que nous prenions part à l'émotion éprouvée par autrui, que nous partageons sa souffrance ou plus généralement son expérience affective. La sympathie met en jeu des fins altruistes et suppose l'établissement d'un lien affectif avec celui qui en est l'objet. L'empathie en revanche est un jeu de l'imagination qui vise à la compréhension d'autrui et non à l'établissement de liens affectifs. L'empathie peut certes nourrir la sympathie, mais cette dernière n'est pas une conséquence nécessaire de la première. L'empathie peut fort bien se passer de motifs altruistes. Comprendre en se mettant à la place d'autrui le chagrin

qu'il éprouve n'implique pas qu'on le partage ou qu'on cherche à l'alléger. Le sadique peut fort bien s'en réjouir et, en perçant par l'empathie les ressorts, chercher à l'exacerber. Comme le souligne Wispé : « L'objet de l'empathie est la compréhension. L'objet de la sympathie est le bien-être de l'autre. [...] En somme, l'empathie est un mode de connaissance ; la sympathie est un mode de rencontre avec autrui. »

*Lauren Wispé, *Altruism, sympathy and helping*, 1986.

...

Dans le même paysage, dans le même horizon : on peut se parler !

Se retrancher dans son statut : la peur du fonctionnaire !
Une *Einfall* qui surgit : Jean OURY repense à des propos de **PRIMO LEVI**, lors d'une interview sur les *Lager*. Le journaliste lui demandant : Vous avez vu de drôles de types, des SS, des Kapo... — Non, j'ai vu des fonctionnaires.

Il ne faut pas que le psychanalyste se transforme en fonctionnaire !

Pas facile, étant donné qu'on vit dans une société de fétichisation absolue.

Le fonctionnaire, c'est le fonctionnaire de la *fétichisation*, pas de l'idole (mal dit)

Des fétiches.

MARX – BATAILLE – LACAN – FREUD, ...

Sur l'aliénation, revoir la séance de septembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

Les fonctionnaires, agents de la fétichisation...

La notation : un esprit de fonctionnaire.

JEAN OURY rappelle que c'est **MAURICE THOREZ** qui a institué la notation des fonctionnaires (infirmiers psychiatriques, enseignants, ministres ...)

Lire dans un rapport du Sénat,
« **Les souhaits de Maurice Thorez en 1945, ministre de la fonction publique, sur l'organisation de la fonction publique** »
<http://www.senat.fr/rap/r04-441/r04-441.html>

S'il y a *résistance* à l'analyse, c'est qu'on ne veut pas analyser le *fétiche*.

(à reprendre...)

Le fétiche, c'est ce qui est entretenu par l'*établissement*, par « nécessité mercantile ».

« Si on ne remet pas en question la dimension de fétichisation du métier on est complice de cette affaire... c'est très embêtant d'être complice, surtout si on ne le sait pas... »

L'analyse, c'est d'abord analyser ça...

Statut, Rôle, Fonction : les cloisonnements

Le danger de confondre *l'être/Es* avec le statut.

Pour éviter les cloisonnements « industriels », **TOSQUELLES**, à la fin de sa vie, disait : « Je suis psychiste ».

Il n'y a pas de cloisons entre psychiatrie, psychanalyse, pédagogie, éducation...

... Nécessité d'une analyse permanente

Les cloisonnements industriels ont commencé avec le développement de la grande industrie en Angleterre au XVIII^e siècle...
... Adam SMITH, le Libre échange... il faut suivre ça de près... La guerre de l'opium, déjà liée au « grand capital »... (Marx et Engels s'intéressaient à tout ça...)

Ces questionnements ne relèvent pas seulement de la politique (*c'est ce que je comprends*).

Jean OURY, « Les résistances »
http://www.minkowska.com/article.php?id_article=1313
<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1396>

...

... Dans les années 70... deux journées de travail (avec des gens de l'École freudienne) sur la question de l'argent, dont il ne reste pas de traces...

: Faut-il faire payer ?

Une enquête, dans les années 50, pour savoir comment ça fonctionne un psychanalyste ? Des réponses contradictoires sauf à une question : « Faites-vous payer ? »

EDWARD GLOVER, « **Pratiques techniques usuelles : un questionnaire de recherche** »

http://www.megapsy.com/Autres_bibli/biblio167.htm
<http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/br/glovere.html>

[...]

« La neutralité est un processus variable actif qui nécessite un diagnostic permanent. »

« Le diagnostic est un processus actif. Ce n'est pas une fois pour toutes. »

[...]

« Il faut être modeste... »

Il est très tard...

JEAN OURY va terminer en citant de mémoire une phrase d' **ANDRÉ GIDE** dans *Palude* (1895)

« Nous avons construit sur le sable des cathédrales périssables »

(Il manque, ici, le ton, bien sûr !)